



ETRENNES!

Tous les chemins menant à Rome, rien ne doit être plus facile que de s'y rendre.

Et c'est bien ce qu'expérimenta la petite *Abeille* dès son apparition, grâce à l'aimable hospitalité de notre cher Frère Procureur Général, le Frère Philippe de Néri, dont le souvenir n'est pas oublié chez nous.

Par ses soins, elle est même entrée au Vatican, elle a été présentée au Saint-Père et à son Secrétaire d'Etat.

A l'exemple du Divin Maître qui chérissait les tout petits, le Souverain Pontife a daigné faire un gracieux accueil à l'humble et modeste revue; Sa Sainteté lui a même accordé, ainsi qu'à ses nombreux amis, une bénédiction apostolique, qui sera pour tous, nous l'espérons, le gage d'abondantes bénédiction.

Voilà de belles et de saintes étrennes, aucune autre ne pouvait nous être plus agréable!

En retour de cet honneur et de cette faveur, prions pour le Saint Père et pour l'Eglise : pour être bon catholique, il faut avoir *la dévotion* au Pape, le Père commun de tous les fidèles.

Grand merci au Secrétaire d'Etat le cardinal Gasparri et à Sa Sainteté Pie XI!

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

N° 57024.

DA CITARSI NELLA RIPOSTA

DAL VATICANO, le 14 Octobre 1926.

Très Rév. Frère,

Le Saint Père a daigné agréer l'hommage que vous Lui avez fait du Volume contenant les fascicules de la Revue Mensuelle "L'Abeille", première année.

Sa Sainteté vous remercie de cette preuve de vénération filiale et, en souhaitant que cette Publication destinée aux élèves de vos classes puisse faire aussi beaucoup de bien aux autres écoles catholiques du Canada, vous envoie de cœur, ainsi qu'à tous vos enfants, une spéciale Bénédiction Apostolique.

En vous remerciant de l'exemplaire que vous m'avez destiné, je vous prie, mon Rév. Frère, d'agréer l'assurance de mon religieux dévouement.

P. Card. Gasparri.

*Très Rév. Frère HENRI
de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel.*



Mes chers Amis,

En disant BONNE ANNÉE, j'ai surtout en vue votre âme. Il faut bien que je pense à elle, puisque plusieurs parmi vous le font si peu!

On vous souhaitera sûrement la santé, le succès, une longue vie; je veux, moi, m'occuper avant tout de votre âme, noble reine détrônée, malheureuse prisonnière, pauvre délaissée!...

Je la vois, à votre baptême, colombe éblouissante de blancheur, faite pour les sommets et les grandes envolées. Puis je la retrouve, un peu plus tard, chez un trop grand nombre d'entre vous, oubliée, méconnue, traitée en esclave, blessée de mille traits, couverte de plaies hideuses, ou privée de vie dans sa prison de chair. Et celle qui est méprisée de la sorte est faite à l'image de Dieu, belle de sa beauté, participante à sa propre vie divine, comme lui immortelle, et destinée à jouir de lui pendant l'éternité.

On gémit sur l'état des âmes du purgatoire; moi, je pleure davantage sur le sort des pauvres âmes ensevelies dans une chair coupable. C'est pourquoi, en cette occasion solennelle du renouvellement de l'année, je demande au bon Dieu pour votre âme ces biens au-dessus de tout le reste : la liberté, la santé, la richesse.

Tout d'abord la liberté. De grâce, ayez pitié de votre âme; souvenez-vous qu'elle est reine, et qu'à ce titre, elle doit commander en souveraine à votre corps. Ne soyez

pas si cruels que de la livrer en esclavage pendant des jours, des semaines, des mois peut-être, aux démons cruels ou à des passions honteuses. Il faut qu'elle soit libre de ses mouvements, qu'à toute heure elle plane au-dessus de la boue du monde, qu'elle puisse monter à Dieu dans la prière et redescendre à volonté sur cette terre où la retient le devoir, toujours maîtresse de ses passions, toujours libre des entraves du péché.

En second lieu, je souhaite à votre âme la santé. Je veux que vous lui donniez une nourriture substantielle et abondante : la prière fervente, les sacrements reçus dans de bonnes dispositions, la sainte messe pieusement entendue, les lectures spirituelles faites avec le désir de mieux connaître le bon Dieu. Je veux encore que vous la traitiez avec de grands égards, comme on traite ce qui nous est le plus aimable et le plus cher au monde. Chaque péché mortel que l'on commet est le coup de mort qui la frappe; chaque péché véniel est une blessure qu'on lui inflige. Oh! les pauvres âmes de tant de nos jeunes gens, colombes malheureuses, toutes souillées, agonisantes ou mortes : qu'elles font pitié! Jeunes gens, ne méprisez pas vos âmes pour lesquelles Jésus-Christ a versé son sang divin, vos âmes qui sont votre unique, votre inestimable trésor. De tout cœur je vous souhaite de les conserver, durant cette année entière, pleines de santé, de vigueur et de joie.

Enfin, je désire pour votre âme, durant cette nouvelle année, l'épanouissement normal, la vie pleine de la grâce, la fécondité des bonnes œuvres, la richesse des vertus chrétiennes, en attendant la paix dans l'éternel repos du ciel. A l'homme qui peine beaucoup pour amasser de l'argent, une pensée survient qui lui fait au cœur une blessure douloureuse : à la mort, il faudra perdre tout cela! Quoi, perdre tout ce qui a coûté tant de soucis et de fatigues? Oui, la mort nous enlève tout ce qui est de la terre, mais elle nous laisse les biens impérissables de la vertu.

A l'œuvre donc, chers jeunes gens, BONNE ANNÉE pour vos âmes!

MIETTES D'ÉVANGILES

L'ÉTABLE, LE BŒUF ET L'ÂNE



JÉSUS est né dans une étable.

Une étable, ce n'est pas le portique avenant et léger que les peintres chrétiens, honteux du gîte sale et misérable où reposa Jésus, élevèrent au Fils de David; ce n'est pas la crèche de plâtre qu' imagine aujourd'hui la fantaisie des marchands de statuettes : la crèche propre, bien en ordre, avec l'âne et le bœuf en pieuse extase, les anges déroulant sur le toit leur banderole, et les deux groupes symétriquement agenouillés des rois en manteau et des bergers en capuchon. La crèche peut être le rêve des novices, le luxe des curés, le jouet des enfants, mais elle n'est pas l'étable où naquit le Sauveur du monde.

L'étable est la maison des bêtes, la prison des bêtes qui travaillent pour l'homme. La vieille et pauvre étable du pays de Jésus n'a ni piliers ni chapiteaux; elle ne montre rien du luxe de nos écuries; elle n'est pas la gracieuse chaumière des veilles de Noël. Elle n'a que ses quatre murs, son pavé sale, un toit de poutres et de tuiles; elle est obscure; on y respire l'odeur du bétail; rien n'y est propre que la mangeoire où le maître prépare le fourrage.

Les herbes des prairies — fraîches dans les clairs matins, ondoyantes sous le vent, ensoleillées, humides — furent coupées; les feuilles d'herbe, hautes et fines, tombèrent sous la faux avec les fleurs ouvertes, blanches, bleues, jaunes, rouges. Tout se flétrit, se dessécha, prit la couleur pâle du foin; et les bœufs firent leur pâture de la dépouille morte du printemps.

Et voici qu'herbes et fleurs, sèches mais toujours parfumées, sont maintenant dans la mangeoire, pour la faim des bêtes esclaves, qui, lentement, y portent leurs grosses lèvres noires et transforment en humide engrais le champ fleuri.

Telle est, en vérité, l'Etable où Jésus vint au monde. Le lieu le plus souillé fut le premier séjour du seul Être pur né d'une femme. Le Fils de l'Homme, qui devait être dévoré par des bêtes portant le nom d'hommes, eut pour premier berceau la crèche où les bêtes broient sous leurs dents les merveilleuses fleurs printanières.

Et ce ne fut pas un hasard : la terre n'est-elle pas une immense étable où l'homme engloutit et digère? Les choses les plus belles, les plus pures, les plus divines, une infernale alchimie ne les transmue-t-elle pas en fumier? Monceau d'ordure où l'on se couche ensuite : et c'est là, en langage humain, "jouir de la vie".



En un tel monde, taudis précaire dont les ornements ne peuvent cacher la souillure, Jésus parut, une nuit, né de la Vierge sans tache, armé seulement d'innocence.

Après Marie et Joseph, les premiers adorateurs de Jésus furent des bêtes et non des hommes. Entre les hommes, il devait chercher les simples; entre les simples, les enfants : plus simples que les enfants, et plus doux, les animaux domestiques l'accueillirent. Créatures humbles et soumises, l'âne et le bœuf avaient pourtant vu les foules se prosterner devant eux. Le peuple de Dieu, le peuple saint libéré par la puissance divine de la servitude d'Égypte, quand Moïse pour s'entretenir avec Dieu l'eut laissé dans le désert, contraignit Aaron à dresser la statue du veau d'or.

L'âne était consacré, en Grèce, aux faux dieux. Plus sage que le sage, l'ânesse de Balaam avait, par ses paroles, sauvé le prophète.

Rois et peuples avaient jusqu'alors adoré le bœuf et l'âne. Mais c'étaient les rois et les peuples de la terre, et Jésus n'est point né pour leur disputer ce domaine. Avec lui finira l'adoration de la Bête. Les Bêtes de Jérusalem le tueront, mais aujourd'hui celles de Bethléem le réchauffent de leur haleine. Quand Jésus entrera, pour la dernière Pâque, dans la cité de la mort, il sera monté sur un âne; mais prophète plus grand que Balaam, venu pour sauver tous les hommes et non pas les seuls Hébreux, il ne se détournera pas de sa route aux braiements hostiles des mulets de Jérusalem.

D'après G. PAPINI.

LA BERGÈRE

AU PAYS DES LOUPS

*pastorale sacrée en un prologue,
trois tableaux et un épilogue
d'après la vie de Sainte Germaine de Pibrac*

PERSONNAGES

MAÎTRE LAURENT COUSIN, *père de Germaine.*

MARIE LAROCHE, *sa première femme, mère de Germaine.*

DAME HORTENSE COUSIN, *sa seconde femme, marâtre.*

GERMAINE COUSIN.

CÉSAR et JOSETTE (8 ou 10 ans), *enfants de Maître Laurent et de Dame Hortense.*

JEANNOT, *petit berger.*

LE PÈRE ROUSSEAU, *vieux bouvier.*

LA MÈRE SOUQUES, *marraine de Germaine.*

MADAME CASTILLON, *voisine.*

UN VIEUX PAUVRE.

LE LOUP.

QUATRE ANGES.

Et le chœur des Commères et des Chasseurs.

Au pays de Toulouse, à la fin du XVI^e siècle.

LE MENEUR DU JEU, *au public*

Nous vous dirons ici, en mots et en images, comme le doit la poésie qui rend l'invisible visible et peut faire chanter les Anges, ou incarner le diable dans un loup.

L'histoire véridique, touchante et merveilleuse de sainte Germaine Cousin, de Pibrac.

La pauvre petite naquit malade, en l'an de grâce 1579, au pays de Toulouse qu'avait ravagé l'hérésie.

Elle ne connut pas sa mère, et son père se remaria.

Persécutée par sa marâtre, elle vécut en Dieu, dans le froid et dans la misère, avec les pâtres, sur un plateau sévère et dur.

Chaque matin, dit-on, elle abandonnait son troupeau pour aller entendre la messe et jamais cependant le loup ne lui prit un agneau.

Pour se rendre à l'église, il fallait passer le ruisseau, torrentueux au temps des grandes pluies : on la vit marcher sur les eaux comme le Maître qu'elle aimait.

Douce aux enfants et charitable aux pauvres, elle bénéficia, comme autrefois sainte Elisabeth de Hongrie, du miracle charmant des fleurs.

Et quand elle mourut, à peine ayant passé vingt ans, Notre-Seigneur lui envoya ses Anges pour guider son âme vers Lui.

Ce fut en l'an de grâce 1601 et l'hérésie déjà vaincue.

Les fidèles, devançant la décision de l'Eglise, tinrent la bergère pour Sainte et Germaine ne cessa plus de leur prodiguer ses bienfaits.

On la prie encore aujourd'hui après trois siècles, dans la petite église de Pibrac où sont conservées ses reliques et dans sa maison même, toujours seule sur le plateau.

Elle répond comme autrefois, quelquefois aux corps et souvent aux âmes.

Tels sont les faits et voici la leçon : humilité, pauvreté, douleur acceptée, amour de Dieu et charité pour le prochain sont les pierres mêmes du chemin qui mène à la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

PROLOGUE

En l'année 1580. La salle commune et principale de la ferme appartenant à Maître Laurent Cousin, près de Pibrac. Au fond une fenêtre donnant sur la cour, la huche et le buffet. A droite la cheminée et une porte ouvrant sur l'étable. A gauche, le grand lit à rideaux, le berceau de Germaine et la porte d'entrée. Au milieu, des sièges et une grande table. Au mur blanc, un crucifix et des images de dévotion vivement et naïvement coloriées. Il fait soleil et on entend des cloches.

SCÈNE I

(Les cloches de l'église de Pibrac se sont tues. Marie Laroche, pâle et défaite, qui est couchée dans le grand lit, cause avec sa vieille voisine, Madame Castillon, qui lui tient lieu de garde-malade.)

MARIE LAROCHE

On n'entend plus les cloches, Madame Castillon.

MADAME CASTILLON

C'est que nous sommes sortis de l'église.

MARIE LAROCHE

Alors, notre petite est baptisée ?

MADAME CASTILLON

Nous sommes baptisées certainement.

MARIE LAROCHE

Ah ! bon Jésus !

MADAME CASTILLON

Ne nous faisons pas de tourment, ma bonne Marie. Nous voici maintenant en règle avec le ciel, du côté de l'enfant comme du côté de la mère. Nous sommes baptisées là-bas. Nous sommes administrées ici. C'est là ce que nous réclamions? Tout va donc bien.

MARIE LAROCHE

Ah! Madame Castillon, pensez-vous que j'aurais eu le cœur de mourir, en laissant derrière moi une pauvre petite sans baptême, avec les hérésies qui courent le pays.

MADAME CASTILLON

Ah! c'est comme une peste, pour sûr! et que l'on voit des gens très bien qui ne sauraient plus seulement vous dire si la Très Sainte Vierge est la mère de Dieu, si les saints méritent qu'on les honore et si Notre-Seigneur est dans l'Eucharistie ou n'y est pas. Si l'on doute de ça, maintenant, c'est à douter de tout, ma bonne Marie. Mais quant à la petite, le baptême était inutile. Vous l'aviez fait ondoyer; c'était aussi bon.

MARIE LAROCHE

Ondoyer, ça n'est pas mauvais, c'est quelque chose... Mais ça n'est pas tout, Madame Castillon. Je me suis fait expliquer la cérémonie. Il n'y a pas que l'eau bénite, il y a le sel, l'huile sainte, et il y a les "exorcisses" à cause des démons.

MADAME CASTILLON

Si c'est à cause des démons, les "exercices" ne sont pas de trop, vous avez bien fait. *(Un temps.)*

MARIE LAROCHE

Pourvu qu'elle n'ait pas eu froid! si délicate! Un papillon, Madame!

MADAME CASTILLON

Par ce soleil, les papillons se portent bien.

MARIE LAROCHE

Dans ce cas-là, je l'aurai trop couverte. Mon Dieu... Mon Dieu...

MADAME CASTILLON

Ne nous énervons pas.

MARIE LAROCHE

Est-ce qu'ils ne seront pas bientôt ici?

MADAME CASTILLON

Oh! patience! patience! Si nous habitons sur Pibrac, nous n'habitons pas à Pibrac! Il s'en faut quasiment [d'une lieue... et toute en montée, et la marraine de l'enfant a déjà du mal

à se porter seule. — Ah! non! nous ne sommes pas à Pibrac! Pibrac est un joli village avec château et église sur la hauteur, les pieds dans l'eau courante et une petite vallée d'arbres verts toujours fraîche. Et c'est bien habitable pour des fermiers qui veulent voisiner agréablement et voir de la belle nature. Voilà pour moi ce qu'il faut appeler Pibrac. Mais ici, ce n'est pas Pibrac; c'est le plateau de Jéricho, ou celui de Jérémie, un endroit nu et sec comme la main, et plat, et gris, avec de la mauvaise terre, et du chiendent tant qu'on en veut, et des maisons perdues qui ont peur de voisiner, qui tiennent leurs distances et se regardent de travers. Pibrac a tout pris, sauf le nom. Eh bien! qu'il le garde! Nous nous surnommerons le pays de misère. Je ne sais vraiment pas pourquoi nos grands-parents y sont venus et encore moins pourquoi nous y restons.

MARIE LAROCHE

Nous y restons parce qu'ils nous y ont mis et qu'il vaut mieux tenir que courir, ma bonne femme. On y a de la peine, mais on en tire encore le suffisant. Si je meurs, je le regretterai, et je ne le trouve pas joli, comme je regretterai mes moutons, mon mari et ma petite.

MADAME CASTILLON

Vous ne regretterez pas la forêt de Boucone avec ses loups?

MARIE LAROCHE

Oh! d'une façon ou d'une autre, il y a partout des loups dans le monde; il faut s'accommoder.

MADAME CASTILLON

Accommodons-nous de dormir. Nous parlons beaucoup trop pour une personne que nous avons administrée. Nous avons bonne voix du reste. Nous avons fait un nouveau bail.

MARIE LAROCHE

Dieu vous entende, Madame Castillon, la petite a besoin de moi. Pauvre orpheline!

MADAME CASTILLON

Pas encore, pas encore! Nous ne sommes pas au tombeau. (*Regardant par la fenêtre.*) Tenez, la voilà!

MARIE LAROCHE

La voilà, Seigneur! Je l'aurai donc vue baptisée avec l'huile et le sel, et les "exorcisses" et tout!

MADAME CASTILLON

(*Ouvrant la porte.*) Entrez, marraine. (*Entrent successivement la marraine portant l'enfant, puis Maître Laurent Cousin endimanché.*)

SCÈNE II

LA MARRAINE

Et la malade?...

MADAME CASTILLON

Ça va... ça va!

LA MARRAINE

Tant mieux — Jésus! Jésus! Ah! il était temps qu'on arrive! Quelle chaleur! J'en ai une soif! Jésus! Jésus! Peut-on baptiser par cette chaleur? (*Tendant le poupon à Madame Castillon.*) Prenez-moi ça, voisine, pendant que je vas boire un coup.

MADAME CASTILLON

Doucement! Doucement!...

LA MARRAINE

N'ayez crainte! Elle ne veut pas se réveiller. C'est comme la Belle au bois dormant, à croire qu'elle dormira toute la vie. Elle dort quand elle dort, elle dort sur le dos, elle dort sur le ventre, elle dort la tête en bas et les pieds en l'air. Et ce sera sans doute ainsi tant qu'un prince charmant ne l'aura pas priée en mariage. Mais les princes charmants ne viennent pas chez nous. Pour sûr, je n'ai jamais vu sa pareille. J'ai soif et je vas boire. Jésus! Jésus! (*Madame Castillon a pris le poupon, écarté le voile qui le couvre et elle le regarde complaisamment.*)

MADAME CASTILLON

Elle dort.

MARIE LAROCHE

Donnez-la-moi!

MADAME CASTILLON

Non, non. Je vous la montre une seconde (*Elle s'approche du lit et présente l'enfant à sa mère.*) Embrassez-la.

MARIE LAROCHE

Le cher trésor! (*Elle l'embrasse.*) Elle a sa petite figure toute froide.

MADAME CASTILLON

C'est bon signe.

MARIE LAROCHE

Ah! mon Dieu! est-elle menue? Et tout s'est passé comme il faut, marraine?

LA MARRAINE

Tout. Et je croyais bien que l'on n'en finirait jamais. Monsieur le Recteur n'avait pas achevé sa prière qu'il en recommençait une autre.

Le parrain était là? MARIE LAROCHE

Bien sûr, le vieux Lespés. LA MARRAINE

Et le sel? MARIE LAROCHE

Quoi, le sel? LA MARRAINE

Oui, le sel au bout de la langue? MARIE LAROCHE

Elle a fait la grimace... Mais elle n'a rien dit : elle dormait. LA MARRAINE

Et l'huile? MARIE LAROCHE

Elle dormait. LA MARRAINE

Et les "exorcisses"? MARIE LAROCHE

Comment dites-vous? LA MARRAINE

Oui, les "exercices"? MADAME CASTILLON

LA MARRAINE

Ah! les exercices! les exercices! Monsieur le curé, en effet, a fait toute sorte d'exercices avec la pauvre enfant... Mais quant à moi, je n'y ai rien compris, elle non plus.

(Un temps.)

MADAME CASTILLON à *Marie Laroche*

Maintenant, vous l'avez bien vue? Embrassez-la encore et je la mets dans son berceau.

MARIE LAROCHE

Le cher trésor! *(Elle l'embrasse, puis la rend à Madame Castillon et appelle son mari, maître Laurent Cousin, qui assiste à la scène sans rien dire.)* Viens un peu là, Cousin. *(Il s'approche.)* Laurent! Laurent! Notre petite Germaine! *(Elle fond en larmes en étreignant son mari.)*

MAÎTRE LAURENT COUSIN

Voyons! voyons! *(Silence prolongé, Madame Castillon place la petite Germaine dans son berceau, puis elle fait un pas vers le lit.)*

MADAME CASTILLON

Allons, votre mari est là. Je vous laisse, ma bonne Marie.

MARIE LAROCHE

Merci, Madame Castillon.

MADAME CASTILLON

A votre service. Je vais faire ma soupe pour le patron. A ce soir, et reposons-nous.

MARIE LAROCHE

A ce soir, si vous voulez bien. (*Sort Madame Castillon, alors la marraine se lève, s'essuie la bouche du revers de sa manche et dit :*)

LA MARRAINE

Et moi, je peux aller à l'herbe ?

MARIE LAROCHE

Allez, ne rentrez pas trop tard !

LA MARRAINE

Il faut le temps pour tout. D'abord que je me change... Puis que mes lapins aient mangé... Comptez encore l'aller et le retour et un coup d'œil sur mes marmots, ça ne nous mènera pas loin de la nuitée. Avec cette cérémonie, voilà un jour de moins sans qu'on ait seulement rien fait.

MARIE LAROCHE

Une petite chrétienne de plus sur la terre, ce n'est pas rien, voisine.

LA MARRAINE

Ce que j'en dis, voyez-vous, c'est pour dire... Mais l'ouvrage commande. Au revoir donc. (*Sortant.*) Jésus ! Jésus ! (*Silence prolongé ; maître Laurent est toujours auprès de sa femme, la main dans la sienne.*)

(A suivre.)

D'après Henri GHÉON.





CONTE DE NOËL



LE RETOUR DE L'ENFANT

— Si tu t'endors, Claude, tu ne pourras plus te réveiller quand il faudra partir...

Le père Bourdeau poussa un soupir, cligna des yeux, bâilla, étendit ses jambes qui s'engourdisaient, puis, rajustant son paletot, qu'il avait jeté sur ses épaules, maugréa :

— Ben oui qu'on s'endort tout seul, en ne faisant rien.

— C'est toujours décidé, tu veux aller à la messe de minuit?...

— Si on n'y allait pas, on nous croirait mort, puisque c'est notre habitude d'y aller...

— Alors, je vais te chauffer du café, ça te réveillera.

La mère Bourdeau ouvrit la rondelle du poêle, piqua le foyer dont la lueur rouge éclaira les poutres brunies de la cuisine. Puis, emplissant de café une casserole, elle la mit à chauffer. Pardessus le foyer, on voyait la flamme dansante empourprer son visage de sexagénaire, — un visage de paysanne, aux traits anguleux, strié de grosses rides, dont les yeux, sous les sourcils grisonnants, gardaient seuls un air de jeunesse.

Son vieux avait tiré sa pipe et la rallumait, tout en regardant la casserole où le café commençait à bouillir.

Quand ils eurent tous deux une tasse fumante entre les mains, ils se regardèrent.

— On aimerait mieux boire ça en compagnie, dit la mère Bourdeau.

— Oui, surtout la veille de Noël, acquiesça l'homme.

— Chez mon père, quand nous étions jeunes, il fallait voir ce monde qu'il y avait, et le bruit et la gaieté de toute la jeunesse.

— Chez nous aussi.

— Et puis, c'était la fête des enfants qu'on admettait à la veillée. On aimait la Noël, beaucoup à cause d'eux. Aussi, quand ils n'y sont pas, comme ce soir...

— Ils manquent, bien sûr...

L'homme et la femme s'arrêtèrent de parler, pour suivre en silence le cours de leurs réflexions.

On n'entendit plus, dans la pièce basse, à peine éclairée par un lumignon, que le ronron du poêle et le tic-tac régulier de l'horloge. Au dehors, le vent du sud soufflait, faisant gémir l'armature des fenêtres.

Au bout d'un moment, la mère Bourdeau soupira :

— Et dire que si François était resté près de nous, au lieu d'aller en ville, nous ne serions pas seuls, dans cette grande maison, une veille de Noël.

— François ne pense plus à nous, va. C'est un mauvais fils. S'ils avaient eu du cœur, lui et sa femme, ils ne nous auraient pas quittés pour courir dans les usines afin de gagner de l'argent.

— Si seulement il en gagnait beaucoup!...

— Il se figure. Sa femme s'est fait des idées.

— Nous l'avons trop gâté, notre François, vois-tu!

— On croyait le retenir.

— Et c'est le contraire qui est arrivé. Il aurait maintenant des enfants et nous serions plus heureux. A notre âge, on a besoin de jeunesse autour de soi. Les petits enfants donnent aux vieux parents ce que les grands ne songent plus à leur donner : de la tendresse. Cela empêche de se sentir vieux ; on a quelqu'un à aimer.

— On peut mourir tranquille en pensant que les terres seront cultivées...

— Et que la maison ne sera pas vendue...

— Ecoute, Claude...

— Quoi donc?

— Si c'était à refaire, je souhaiterais d'avoir plusieurs fils. Peut-être qu'il en serait resté un avec nous. Qui donc nous fermera les yeux, quand nous mourrons?...

— Allons, tais-toi. Tu dis des raisons qui n'en sont pas. Ce qui est fait ne se rattrape plus. Tiens, voilà le dernier coup des cloches. Il est temps de partir.

Après la messe de minuit, l'homme et la femme reprirent le chemin de leur hameau. Il y avait vingt minutes de marche en montant la côte. Leur logis était tout en haut, détaché du gros des maisons voisines. Sous la clarté laiteuse des étoiles, on apercevait sa carrure massive, flanquée de la grange et de l'étable. A cause du vent qui soufflait toujours, le couple gravissait en silence la route sinueuse.

Drapée dans sa capeline, la mère Bourdeau s'emplissait le cœur des chaudes visions qu'elle avait eues à l'église. Il faisait bon dans cette lumière, au chant des vieux cantiques. Ses pauvres yeux usés étaient allés de la crèche aux enfants du bourg, guettant sur les frais visages le sourire qui s'épanouissait, émerveillé.

Ah oui! qu'ils lui manquaient, sur le déclin de la vie, ces chérubins qui font tout à la fois la joie, le souci et la fierté des grand'mères! Et comme elle l'avait dit, tout bas, à l'Enfant divin, dans le souci d'une prière dolente...

Pour son compte, le père Bourdeau regardait ce paysage qu'il avait contemplé si souvent, au cours de nuits pareilles. Il se revoyait tout jeune, faisant le faraud et chantant par les chemins. Comme il y croyait, à la vie, en ce temps-là! Est-ce la vie qui a manqué à ses promesses; ou bien lui qui a manqué à la vie! Il n'ose se le demander, car il n'est pas bien sûr. Peut-être aima-t-il d'un amour plus fort ses biens, ses récoltes et sa tranquillité.

En son cœur, la plainte de sa femme retentit : "Qui donc nous fermera les yeux?"

Arrivé devant le portail de la cour, le père Bourdeau souffla un peu, puis il ouvrit. Soudain, il eut un haut-le-corps. De son doigt tendu, il montrait à sa femme le carreau de l'étable où luisait une lumière insolite.

— Il y a quelqu'un, chut! Attends-moi, je vais chercher mon fusil.

— Non, non, Claude, ne me laisse pas seule. Regarde plutôt par le châssis...

A pas feutrés, le père Bourdeau s'approcha de l'étable et regarda.

La femme vit qu'il se frottait les yeux. A la fin, il lui fit signe de venir. Et voici que les yeux dilatés de la mère Bourdeau aperçurent une scène étrange, invraisemblable.

Dans la mangeoire portative où l'on met du son pour les bêtes, un vrai petit enfant gisait, sur de la paille. Auprès de lui, une femme en cheveux, dont on apercevait les boucles blondes, semblait veiller. Tournant le dos à la fenêtre, un homme éclairait la scène avec une lanterne qu'il tenait bien haut.

A cette vue, la mère Bourdeau ne put retenir un cri. L'homme se retourna de son côté.

— Bonté du ciel, c'est François! s'écria la mère Bourdeau. Tous deux coururent à la porte et entrèrent dans l'étable. François riait, riait. Et sa femme aussi.

Le bébé, réveillé, s'était mis à crier, et les bœufs voisins se retournaient, comme pour chercher à comprendre.

— Eh bien ! père, disait François, c'est nous, oui c'est nous ! Acceptes-tu ton fils, et sa femme et son petit ? Ils te reviennent.

L'enfant a trois mois. L'air de la ville ne lui va pas, à nous non plus. Et d'ailleurs, les enfants ne conviennent pas aux appartements des villes, ni les usines aux fils de paysans.

Alors, nous voilà ! C'est loin, la gare. Nous voulions vous surprendre. Quand nous sommes arrivés, tout était clos. Nous avons compris que vous étiez à la messe de minuit. Seule, l'étable était ouverte. Nous nous y sommes réfugiés et nous avons fait, nous aussi, notre crèche de Noël. Tiens, mère, embrasse ton petit Jésus !

La mère Bourdeau s'était jetée sur l'enfant qu'on lui tendait et le couvrait, sans pouvoir rien dire, de baisers mouillés de larmes.

Quant au père Bourdeau, il s'essuyait les moustaches en disant : "Allons, c'est bien, c'est bien ! Nous vous attendions. Venez vite qu'on se réchauffe. La maison était trop grande, parce que vous n'y étiez plus."

RÉMY

GUÉRISON

ATTRIBUÉE AU VÉN. J.-M. DE LA MENNAIS

Je souffrais d'hémorragies fréquentes depuis six semaines quand le docteur qui me soignait crut arrêter le mal par une injection de sérum. Aucun soulagement ne s'ensuivit ; au contraire il se produisit au côté gauche une tumeur, qui se mit à enfler au point que le docteur jugea une opération absolument nécessaire. C'est alors que je demandai une image du Vénéral et commençai une neuvaine au Serviteur de Dieu, en même temps que la communauté des Frères d'East Angus, neuvaine qui se terminait le mercredi. Le lendemain soir, je me couchai avec l'image du Vénéral sur le côté enflé et souffris d'abord beaucoup, puis je me réveillai guérie, l'abcès avait disparu et depuis je me sens très bien.

J'en rends de vives actions de grâces au Vénéral de la Mennais dont je promets de publier la puissance auprès de mes amies et connaissances et dans *L'Abeille*.

Madame Lucien Duplessis
East Angus, P. Q.



LE REPOS PENDANT LA FUITE EN ÉGYPTE

La sainte Famille a dû fuir en Egypte pour se soustraire à la colère d'Hérode. Quels incidents marquèrent les étapes du voyage? L'Évangile ne nous le dit pas. A la faveur de ce silence, les légendes ont foisonné : bêtes féroces du désert se prosternant pour adorer l'Enfant-Dieu; fleurs merveilleuses poussant sous ses pas dans les sables; palmiers inclinant sur son passage leurs rameaux chargés de fruits. Tout cela n'est que fantaisie. Et les imaginations les plus féeriques n'approcheront jamais d'ailleurs de la merveilleuse réalité de ce Dieu qui chemine dans un si pauvre appareil.

Mais il y a certains menus événements qui ont dû nécessairement se produire; et l'on peut les faire revivre par la pensée sans trop d'in vraisemblance. Ainsi — car la route est longue des bords du Jourdain aux rives du Nil — il a bien fallu que la petite caravane s'arrêtât par moments pour se reposer et se restaurer. Le repos et le repas de la sainte Famille! Quel merveilleux sujet offert à nos imaginations!

Dans le tableau ci-contre, l'artiste s'est justement proposé de traiter un tel sujet.

C'est le milieu du jour. Le soleil là-haut flambe au zénith. Depuis le temps que les saints voyageurs cheminent, ils ont pu distancer les soldats d'Hérode. Et leurs cœurs respirent. Mais leurs corps sont bien las, de chaleur, de fatigue. On a donc fait halte. Justement un coin d'ombre, entre deux rochers, offrait un asile rêvé, bien dissimulé aux regards. Là, une source fraîche jaillit et chante... un arbre incline des rameaux chargés de fruits. Oh! le joli nid de verdure! Vite, on a déchargé l'âne de son précieux fardeau. Et là, libre de toute contrainte, les vêtements dénoués, tête nue, on a pris un tranquille repos. Le sac à provisions est ici, auprès de la Vierge, et aussi le petit tonnelet... Marie est assise à même le sol, la serviette sur les genoux. Et le petit Jésus repose sur un joli coussin que l'on a eu soin d'apporter parmi les bagages. Tout ce détail est-il assez gracieux?

Le repas touche à sa fin. Marie puise dans la source claire un gobelet d'eau fraîche. Et l'arbre tout proche offre le dessert. Saint Joseph a cueilli une branche aux fruits vermeils qu'il tend à l'Enfant joyeux. Et le geste gauche avec lequel Jésus la saisit est une gentillesse de plus.

Le peintre a écrit là, avec son pinceau, en marge des évangiles, une page infiniment gracieuse. La grâce! Tel est bien le caractère général de ce tableau. Tout respire la grâce : ces sourires, ces couleurs tendres, ces objets familiers épars dans l'herbe (bidon, chapeau), ces attitudes abandonnées et gentilles. L'Enfant Jésus



Musée du Vatican

Peint par BAROCCIO.

sourit; le grave saint Joseph sourit dans sa barbe broussailleuse. Et le geste de sa main qui tend la branche, est-il assez souriant?

Jusqu'à l'âne qui contemple la jolie scène d'un bon regard attendri!

Et vous-même, jeune élève, pouvez-vous regarder cette image sans sourire? Mais savez-vous, mon enfant, que vous pouvez chaque jour renouveler le geste de saint Joseph et faire sourire le petit Jésus par l'offrande de votre cœur et de vos actions?



CHRONIQUE

Lettres de l'Ouganda.

(Nous reproduisons quelques passages d'une longue lettre de nos missionnaires africains afin de satisfaire nos lecteurs qui s'intéressent aux œuvres du continent noir.)

"..... Tous les missionnaires s'accordent à dire que les Baganda sont bien supérieurs à toutes les autres races indigènes d'Afrique. Leur organisation était si parfaite lors de l'occupation anglaise qu'il y eut peu de choses à modifier pour l'adapter au nouveau régime.

La formation religieuse de ces gens est remarquable et vous seriez profondément édifiés de les voir, le matin, réciter à haute voix les prières de la messe et celles de l'action de grâces après la communion; la plupart les savent par cœur.

Les Baganda ont le respect inné de l'autorité, voilà pourquoi nous avons si peu à faire au point de vue de la discipline; cela explique aussi comment un préfet (choisi parmi les élèves), et assisté de quelques camarades, peut maintenir l'ordre à l'étude, au réfectoire et au dortoir; et cela n'est pas spécial à Saint Mary's, mais se pratique encore dans les autres *high schools* du pays et même au Séminaire.

Les paresseux n'existent pas à Saint Mary's; nous n'avons donc aucune occasion de donner de mauvaises notes. Tous les élèves travaillent de leur mieux, et, s'ils ne réussissent pas toujours au gré de leurs désirs, c'est que leur intelligence est lente, bien que la mémoire soit assez bonne.

Où j'ai le plus de plaisir, c'est au catéchisme et à la leçon de morale. Il faut voir ces yeux avides de la science divine se braquer sur vous et ne pas perdre une seule syllabe de ce que vous dites.

Savez-vous quel présent m'a fait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : une première demande d'entrée dans notre Communauté, de la part d'un excellent garçon de dix-huit ans et demi. Il me semble qu'il sera assez facile de nous recruter pour nos futures écoles, et il n'y a pas de temps à perdre, car les protestants anglais sont très actifs, disposent de moyens puissants, de beaucoup d'argent et ne demandent pas mieux que d'exercer une très forte emprise sur les âmes et les intelligences; si nous savons nous organiser et conserver le haut du pavé, ce sera tout à la gloire de notre sainte religion.

Nous avons eu la visite de l'évêque anglican, Willis. Il est passé au milieu de nos élèves, les a questionnés quelque peu et s'est beaucoup renseigné sur la marche générale et l'organisation de Saint Mary's, se plaisant à me répéter à plusieurs reprises : "*The boys receive here a very fine training.*"

Il y a un mois environ, nous recevions une invitation du *Kabaka* (du roi) nous demandant de nous rendre au palais. Nous y avons répondu avec plaisir et nous avons été reçus en audience par Son Altesse Royale *Daudi Chwa*. C'est le fils de *Mwanga*, l'ancien persécuteur des chrétiens; il a 29 ans. Il a reçu son éducation en Angleterre et parle l'anglais avec grande facilité. Il s'est entretenu aimablement avec nous pendant un quart d'heure, puis nous avons fait une courte visite à chacun des ministres, ce qui a paru leur faire bien plaisir. Comme nous étions dans la capitale, nous avons profité de notre séjour à *Roubaga* pour admirer la magnifique cathédrale, œuvre du regretté *Mgr Forbes*, et dont les *Baganda* sont très fiers. Les protestants pensaient bien éclipser les catholiques en construisant leur fameux temple de *Nembirembé*, mais, là comme ailleurs, ils ont été battus par ces *Frenchee* qu'ils méprisaient, mais qu'ils ont appris à respecter.

Tous les Frères sont en excellente santé et personne jusqu'ici n'a souffert de quoi que ce soit. Dieu en soit béni!

F. CHARLES-JULES

Depuis déjà deux mois, nous sommes avec nos chers élèves. Oh! que de consolations, nous goûtons au contact de ces âmes si simples, si désireuses d'aimer Jésus et sa divine Mère. Nos *Baganda* ont un culte spécial pour Marie : ses fêtes sont célébrées avec une grande piété; ils n'ont pas d'autre nom que "notre bonne Mère" pour désigner la Reine des Cieux. Avec une si puissante protectrice, comment voulez-vous que le paganisme et l'hérésie puissent résister; aussi la religion catholique fait-elle de rapides progrès et sait-elle se faire respecter des païens et des protestants. Les anciens élèves de *St. Mary's* par leur probité ont su mériter l'estime de tous et aujourd'hui, on les préfère aux protestants pour les secrets de l'administration. Monsieur *Hussey*, l'inspecteur général des écoles, a retenu deux de nos finissants : il les veut comme secrétaires, de préférence aux finissants du collège protestant de *Buddo*. D'ailleurs, partout les "Old Boys" de *St. Mary's* savent faire apprécier leur *Alma Mater* et ne tarissent pas d'éloges pour leurs Pères et leurs nouveaux "Brothers". Ce nous est très consolant et de bon augure pour l'avenir.

Nous trouvons une sympathie peu commune de la part des R. Pères Blancs et de la population. Maintenant surtout que nous pouvons dire quelques mots en *luganda*, les indigènes s'empressent de venir nous saluer; ils sont heureux de voir que nous les comprenons un peu, et même ils s'offrent à nous comme professeurs. Et si vous voyiez leur joie lorsque nous pouvons leur donner une image, une médaille, ou un crucifix qu'ils portent fièrement sur leur poitrine. Très souvent nous recevons la visite d'un *négrillon*, à l'âme bien blanche, qui vient nous demander une *kifanyani* (image) une *medali*, une *musalaba* (croix) un *sapuli* et si vous entendiez leur "*Webale*" quand nous pouvons leur en donner. Que Marie conserve toujours simple et naïve cette foi de ses *Baganda*!

F. EUGÈNE-MARIE

Les lecteurs et amis de "L'Abeille" qui auraient quelques médailles, chapelets, croix, petites images pieuses, etc., perdus au fond d'un tiroir, pourraient nous les faire parvenir pour nos Frères de l'Ouganda. Comme on vient de le voir, ces bons missionnaires sauront bien placer ces objets de piété là où ils feront le plus de bien. Adressez : "L'Abeille", Laprairie, P. Q.

* * *

Ecole Saint-Stanislas (Montréal).

Le 16 novembre dernier, l'Académie Saint-Stanislas célébrait sa fête patronale. Une messe solennelle fut chantée par M. le Curé Lamarche aux intentions de l'école et de ses nombreux élèves. Bien que cette cérémonie fut privée, beaucoup de parents, avertis par leurs enfants, tinrent à y assister. Les écoles des Saints Anges et Bruchési, dirigées par les Révérendes Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, se firent un point d'honneur de se joindre à nous pour prier saint Stanislas.

L'allocation de circonstance fut donnée par le R. P. Bissonnette, O. P. Il montra surtout dans le jeune saint la vertu de constance qui le fit triompher des plus grands obstacles à sa vocation. Il félicita les garçons d'avoir, en saint Stanislas, un si beau modèle, les invita à imiter sa constance dans l'étude et surtout dans la fidélité à Dieu par la pratique des vertus chrétiennes.

* * *

Saint-Henri-de-Mascouche.

L'église de Mascouche vient d'être restaurée. Ce travail qui a duré près de cinq longs mois a été exécuté avec beaucoup d'habileté et de soin. La population est fière de son église et reconnaissante envers son Curé qui en a surveillé les travaux avec tant de soin et tant d'intérêt.

* * *

Saint-Pierre-Claver (Montréal).

Nous avons eu à la fin de novembre notre deuxième réunion d'anciens élèves; ceux qui ont fréquenté l'école les quatre dernières années et qui ont fait leur 6e ou 7e année. Ils étaient environ quatre-vingts. Monsieur le Curé présida la réunion. Après lecture de deux adresses, l'une de bienvenue par un des élèves actuels, l'autre de remerciement par un ancien; il y eut comédie, déclamations, agapes fraternelles. M. le Curé fit ensuite une petite causerie sur la fidélité aux principes reçus à l'école, et l'assistance à la messe. Le C. F. Pierre, Directeur, dit aussi quelques mots sur la force de caractère, et tous emportèrent de cette petite fête le meilleur souvenir.



COIN DES ANCIENS

Saint-Jean-Berchmans.

Voici l'allocution que prononçait en juin dernier le C. F. André-Marie, Directeur de notre école Saint-Jean-Berchmans, à la fondation de l'Amicale des anciens élèves.

"Le Directeur de cette maison a un devoir bien doux à remplir en ce moment : celui de vous souhaiter la bienvenue la plus cordiale et la plus affectueuse.

"A vous d'abord, mon Révérend Père (1), qui nous faites l'honneur de présider notre premier Conventum, je suis heureux de dire combien votre présence est hautement appréciée. Digne représentant du R. P. Recteur, nous saluons en votre personne tous les religieux de votre illustre Compagnie (2) qui se sont consacrés au bien de cette paroisse.

"Les Frères de l'Instruction chrétienne, en particulier, se rappellent que c'est à la demande du R. P. Turgeon, Recteur du Collège Sainte-Marie, que leurs premiers Frères vinrent au Canada; que c'est dans la paroisse des Pères Jésuites qu'ils ouvrirent leur première école, à Montréal, le 8 septembre 1888; enfin que ce sont les religieux de la même Compagnie qui leur prêchent, à l'époque des vacances, la retraite annuelle. Ces marques d'estime et d'attachement que les enfants de saint Ignace donnent à notre Communauté excitent dans nos cœurs les sentiments de la plus vive reconnaissance.

"Veuillez croire, mon Révérend Père, que nous nous efforcerons de mériter toujours la confiance que votre Compagnie a mise en nous.

"Nous regrettons vivement l'absence du R. P. Curé, absence bien justifiée d'ailleurs par ses occupations multiples du dimanche. Nous aurions voulu le remercier de sa paternelle affection pour les enfants de Saint-Jean-Berchmans. Digne successeur des Pères Arpin, Désy et Proulx, il déploie un zèle non moins intense pour assurer les succès de nos élèves. En sa personne, nous saluons les prêtres vénérés qui depuis trente-neuf ans ont dirigé la paroisse de l'Immaculée-Conception et qui ont toujours donné une si large part de leur sollicitude aux enfants de notre école.

"Au nom de tous les membres de cette assemblée, je vous prie, mon Révérend Père, d'être l'interprète auprès du R. P. Recteur et du R. P. Curé de nos sentiments de religieux respect, de vive reconnaissance et de filiale soumission.

"Permettez-moi, bien cher Frère Visiteur, au début de cette réunion, de vous remercier de la bienveillance et du haut intérêt

(1) le R. P. Richer.

(2) de Jésus.



PREMIER CONVENTUM DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE SAINT-JEAN-BERCHMANS (MONTRÉAL)

que vous nous témoignez en assistant à l'inauguration de notre Amicale. Cette marque d'attachement que vous nous donnez nous touche profondément et restera gravée dans nos cœurs en traits ineffaçables.

"Nous avons le ferme espoir que notre Amicale, fondée sous la protection du Christ, Roi universel, bénie par Dieu qui, au saint sacrifice, tout à l'heure, a déposé en elle la divine semence, produira dans l'avenir des fruits abondants de paix, d'union et d'inaltérable charité.

"J'ajouterai, cher Frère Visiteur, un hommage respectueux aux chers Frères Ulysse, Louis-Arsène, Joas et Célestin-Auguste, provinciaux, que bon nombre d'anciens ont connus, et à vous-même, C. F. Visiteur, l'initiateur caché de toutes nos Amicales.

"Je dois un témoignage de reconnaissance tout particulier, Messieurs, à mes prédécesseurs dans cette maison, les anciens Directeurs et les anciens professeurs de Saint-Jean-Berchmans.

"La présence d'un grand nombre d'entre eux à notre premier Conventum, vous dit bien haut quel bon souvenir ils ont gardé de notre école. Peut-être, chers Anciens, vos maîtres vous trouvaient-ils parfois un peu remuants ou têtes de linotte, mais ils avaient confiance dans votre bon cœur et aujourd'hui ils constatent avec satisfaction que leur espérance était bien fondée.

"Mes bien chers Frères, ouvriers de la première heure ou de la troisième, vous avez fait ici une belle œuvre : vos labeurs portent maintenant leurs fruits. Ces hommes que vous avez connus autrefois, le front probablement moins chargé de soucis, savent se souvenir. C'est l'espoir de vous rencontrer qui les a conduits à cette réunion. Leurs franches poignées de main vous ont déjà dit leur affection et leur reconnaissance, je n'insisterai pas davantage. Vous avez joui grandement, j'en suis sûr, de sentir leur sincère gratitude et vous avez béni le Seigneur de vous avoir conservé des disciples fidèles. En leur nom et au mien, je vous remercie d'avoir accepté notre invitation et je vous demande d'assister le plus souvent possible à nos réunions amicales.

"Le groupe imposant de prêtres sortis de notre école et que j'aurais désiré voir au complet à cette réunion, est une bien douce joie pour les Frères et en même temps la cause d'une légitime fierté. Le but de notre vie d'instituteurs religieux n'est-il pas, en effet, de travailler à l'éducation chrétienne des enfants, et par conséquent de contribuer, pour une petite part au moins, à entretenir et à développer la générosité et le dévouement à la cause de Dieu? Aussi quelle n'est pas notre joie lorsque nous voyons un de nos anciens monter à l'autel!

"De plus, notre vénérable Fondateur était prêtre lui-même, et il a bien su transmettre à ses fils le respect et l'amour du prêtre; aussi est-ce avec un cœur débordant d'une sainte allégresse que je vous salue respectueusement, chers Anciens, ministres de Jésus-Christ. C'est de tout cœur que je vous dis : "Chez les Frères de l'Instruction chrétienne, le prêtre a droit de cité, le prêtre

est chez lui. Venez donc souvent nous voir, venez assister à nos réunions; votre présence fait du bien, suivant cette parole d'un auteur ascétique : *Partout où passent les saints, Dieu passent avec eux*, — et n'êtes-vous pas les saints par excellence? Chez nous, ici, vous êtes toujours invités, toujours attendus.

"L'école Saint-Jean-Berchmans a fourni à notre Congrégation une quinzaine de sujets, dispersés aujourd'hui dans toute la province et même dans les pays de missions. Je dois un souvenir particulier à la mémoire des Frères Auguste-Alfred (Brossard) et Eugène-Philéas (Cadieux), missionnaires en Haïti et que Dieu a rappelés à lui depuis quelques années. Un de nos anciens, le Frère Eugène-Marie (Paquette) vient de s'embarquer, le 12 juin dernier, à New York, à destination de l'Ouganda, en Afrique équatoriale.

"En leur personne, je salue tous les Frères enseignants qui ont été élèves de notre école et je les remercie sincèrement d'avoir répondu à notre invitation.

"Chers Anciens de Saint-Jean-Berchmans, accourus à notre appel, vous êtes ici chez vous. Vous avez saisi avec enthousiasme l'occasion qui vous était offerte de témoigner votre reconnaissance à vos anciens maîtres. Cette démarche vous honore.

"La reconnaissance est une vertu dont il est presque de mode de nier l'existence. Une fable russe va jusqu'à dire qu'il n'y en a point sur cette terre. "Un jour, raconte Tolstoï, le bon Dieu donna une fête dans son palais d'azur. Il n'y invita que des dames, et ces dames étaient des vertus. Elles eurent beaucoup de plaisir parce qu'elles se connaissaient toutes, étant toutes parentes et très aimables, surtout les petites. Mais voilà qu'au milieu de la fête, le bon Dieu en vit deux qui étaient ensemble et qui ne se parlaient pas. Il alla vers l'une, qui était la Bienfaisance, et lui dit : "Pourquoi ne parlez-vous pas à votre voisine? — Je ne la connais pas. — Comment, vous ne la connaissez pas? Mais c'est la Reconnaissance. — Ah! vraiment, je ne l'avais jamais rencontrée!"

"Chers anciens Professeurs, c'est une calomnie. Vous le voyez bien, la reconnaissance et la bienfaisance se rencontrent ailleurs que dans les palais d'azur. La bienfaisance, c'est vous, chers anciens maîtres, et la reconnaissance n'est-ce pas, Messieurs, que c'est vous!

"Jusqu'ici, votre reconnaissance avait parlé bas, mais aujourd'hui elle parle haut, et pour nous donner un vrai concert, elle a réuni toutes vos voix, chacune remplissant son rôle de son mieux.

"Chers Anciens, qui avez répondu à notre invitation avec un empressement et une cordialité qui nous comblent de joie, au nom de tous les Frères qui se sont dévoués et qui se dévouent encore tous les jours à l'œuvre de l'éducation dans cette école, je vous offre mes meilleurs souhaits de bienvenue.

"Grâce à votre activité, Messieurs les Membres du Comité d'organisation et chers collaborateurs, grâce à votre dévouement, à l'affection que vous portez à vos anciens maîtres et à vos an-

ciens condisciples, notre Amicale est fondée; elle voit le jour forte, solide, décidée à vivre longtemps.

"Vous n'avez épargné ni votre temps, ni votre argent; vous avez compté pour rien les longues heures de nos réunions hebdomadaires; le surcroît de travail et de tracasseries ajouté à vos occupations ordinaires a pleinement contribué à l'organisation de cette Amicale et au beau succès de nos fêtes. Le bon Dieu a béni une œuvre entreprise uniquement pour sa gloire, car tout vous a réussi. "Au nom de tous les anciens élèves et en mon nom personnel je vous remercie du plus profond de mon cœur de votre inlassable dévouement, de votre délicate générosité envers notre Amicale, et je vous décerne le titre, on ne peut mieux mérité, de *Fondateurs* de l'Amicale Saint-Jean-Berchmans.

EN VENTE

à notre Procure — LAPRAIRIE, P. Q.

SŒUR MARIE-MARTHE CHAMBON et LES SAINTES PLAIES de N.-S. J.-C. — (60^e mille).

Les vertus et la vie admirable de cette servante de Dieu et confidente de Notre-Seigneur excitent les âmes à marcher dans la perfection. Cette brochure se répand de plus en plus avec un vrai succès d'édification.

Prix : 18 sous l'unité; \$ 1.60 la douzaine.

EXERCICES PRATIQUES DE STYLE, par le F. Henri.

"... Une première lecture m'a tout de suite convaincu de la logique de cette méthode et de la grande utilité qu'aura ce manuel, et pour les élèves et pour leurs professeurs."

Georges DIONNE, ptre — *Séminaire de Rimouski*.

L'ABEILLE, première année, reliée en percaline rouge.

Beau et bon livre, bien illustré, aux lectures variées et intéressantes : c'est l'ouvrage idéal à offrir en étrennes ou comme livre de récompense.

Prix : 75 sous franco. — *Remises pour quantités*.



Abonnements à \$1.00 reçus

HAWKESBURY — Bernard Proulx, 4. — Emilien Leroux, 2. —
Lionel Cuillerier, 2.



Partie Scolaire

LANGUE FRANÇAISE



LE CHIEN DE BRISQUET

Il y avait une fois un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient une chienne à poil frisé, noire par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'elle avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait Bichonne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

“Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine tant que le grand louvetier¹ ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher, entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.”

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : “Brisquet !”

¹ Le grand louvetier était autrefois l'officier qui commandait les équipages du roi pour la chasse du loup.

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas ?

“Paix ! lui dit Brisquette. Ecoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. Et erie fort : “Brisquet ! Brisquet !... Paix ! la Bichonne !”

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils furent à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : —

“Mordienne ! dit Biscotin, je trouverai notre pauvre père, ou les loups *m'y* mangeront.

— Pardienne ! dit Biscotine, ils *m'y* mangeront bien aussi.”

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Ânes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

“As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet, nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang ; mais tu as pris par un autre chemin.”

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

“Si tu menais la Bichonne ?” lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : “Biscotin ! Biscotine !” on ne lui répondait pas. Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort ; mais il était trop tard pour la Bichonne, elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit, en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

C. NODIER

Charles NODIER (1780-1844), littérateur français, né à Besançon. C'est un conteur charmant.



Etude sur la gravure

L'artiste, à qui ce texte fut soumis, a bien su choisir le *moment utile* : toute l'histoire, au moins dans ses parties essentielles, pourrait être reconstruite d'après cette image. Remarquez le coup vigoureux et sûr asséné par la "bonne hache", jamais si bonne qu'en cette circonstance tragique; le loup affamé, aux flancs en soufflet de forge; la Bichonne, qui gît inanimée; les deux pauvres petits, les bras entrelacés comme pour se protéger mutuellement. Toutefois, Biscotin semble intéressé : il veut voir comment son papa va tuer le méchant loup. Et dans cette lutte accrochée aux flancs de la colline, on devine les tranches de la pauvre mère, pour qui chaque minute est une heure d'angoisse terrible!

EXPLICATION

Au dire même des étrangers, il n'y a l'équivalent du conte français dans aucune autre langue; le *Chien de Brisquet*, la *Chèvre de M. Seguin* (A. Daudet), la *Lettre à la Sainte Vierge* (Paul Féval) en sont trois modèles parfaits.

Dans ce récit, c'est la Bichonne qui est le personnage principal : son dévouement sauve la vie des deux enfants. Cette famille d'humbles travailleurs possède une grande richesse, la seule véritable : l'affection mutuelle. Au lieu de le dire expressément, l'auteur le montre par les paroles et les actions des personnages : tout est suggéré au lecteur, qui est flatté d'être traité en homme intelligent.

Le style est simple, aisé, naturel, rapide. L'action ne traîne pas : chaque mot est chargé de sens et fait avancer le petit drame. Comme pour les *Fables* de La Fontaine, on serait tenté de croire que c'est très facile d'écrire ainsi, mais l'essai ferait vite tomber cette illusion.

Dans ce joli morceau, remarquez encore : les paragraphes courts, l'emploi du discours direct. A noter aussi quantité de choses que l'auteur passe sous silence : le lecteur se les imaginant sans peine, les exprimer ne servirait qu'à ralentir le récit en l'alourdissant, sans rien ajouter d'utile. Exemples :

a) Et crie bien fort : "Brisquet! Brisquet!" (*Pendant ce temps-là, la Bichonne, voyant les enfants se disposer à sortir, désirait qu'on lui permit de les accompagner : elle gesticulait devant Brisquette qui, ennuyée, cria :*) "Paix! la Bichonne!"

b) "Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang; mais tu as pris par un autre chemin." (*Quand Brisquet entendit cela, son sang ne fit qu'un tour. Ah! malheur de malheur! si ses pauvres enfants allaient rencontrer un loup! Il n'y avait pas un instant à perdre; aussi*) Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de l'étang.

c) "Si tu menais la Bichonne?" lui cria Brisquette. (*Elle, qui ne demandait qu'à sortir, fila comme un trait sur la route qu'avaient prise les deux enfants; à peine la porte avait-elle été ouverte que*) La Bichonne était déjà bien loin.

Exercice. — *Composer un paragraphe (100 mots au plus) qui pourrait être intercalé immédiatement avant celui qui commence par les mots Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette...*

EXERCICES PRATIQUES DE STYLE

Les six procédés pour développer le paragraphe sont applicables, 1° à un mot, 2° à un membre de phrase, 3° à une phrase. (Voir le manuel, page 2.)

Ces exercices de développement, qui devraient être du pain quotidien, apprendront aux élèves le maniement du vocabulaire (E. Faguet).

Dans l'exemple ci-après, on a développé, concrétisé l'idée exprimée par le mot *berger* : la courte proposition initiale est devenue la présentation d'un petit tableau. Les mots en italique sont ceux qu'on a développés successivement :

David était *berger*.

David *gardait les troupeaux*.

David *gardait les troupeaux et les défendait*.

David *gardait les troupeaux de son père et les défendait contre les carnassiers*.

David *gardait les troupeaux de son père et les défendait contre les loups et les lions*.

David *gardait les troupeaux de son père et les défendait contre la dent des loups et des lions*.

On comprend qu'il y ait une limite à ces additions; ainsi la phrase suivante est fautive, parce que *trop chargée* :

David *gardait avec soin les nombreux troupeaux de son père et les défendait bravement contre la dent cruelle des loups avides et des lions dévorants*.

Relire les phrases ci-dessus en commençant par la plus développée, et voir comment on s'y prend pour résumer une pensée. Bien résumer est presque aussi difficile que bien développer.

Exercices

Développez un peu les mots en italique.

1. Toutes les *couleurs* se rencontrent dans les *fleurs*. — 2. Mon père était *pilote*. — 3. La petite ville est à mi-côte, *agréablement située*. — 4. Le roi emmena le *berger*; *il le fit instruire*. — 5. C'était jour de composition : les élèves *s'appliquaient*. — 6. Les patineurs *s'en donnaient à cœur joie* sur la glace.

Récrivez en supprimant les mots inutiles.

Dirigeant mes yeux de son côté, je le regardais quelquefois à l'étude où nous étions; je le voyais courbé et plié en deux sur son papier où il avait à écrire, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleine main et appuyant ferme de toutes ses forces comme s'il eût voulu traverser la table de part en part... A chaque bâton qu'il faisait, il reprenait de l'encre dans l'encrier, et, à la fin de chaque page, quand il en avait écrit la dernière ligne, il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains l'une contre l'autre....

Lire ce texte attentivement, puis le transcrire en y faisant les changements nécessaires pour que l'image parue dans le numéro précédent, "Il était une fois..." puisse servir à l'illustrer.

— Grand'mère, un conte, dis!

— Un conte, un conte, grand'mère!

— Un conte de Noël!

Et les mignonnes têtes blondes et les mignonnes têtes brunes, la bouche ouverte et les yeux éveillés, vinrent se grouper autour de la berceuse de *mémère*, qui, les lunettes sur le nez, après avoir humé une légère prise de tabac, prit son tricot, jeta autour d'elle un coup d'œil circulaire qui amena un bon et doux sourire sur ses lèvres ridées, déposa son peloton de laine dans le tablier du plus petit, fit rapidement jouer ses aiguilles à tricoter au bout de ses doigts fuselés, puis commença d'une voix un peu chevrotante :

— C'était donc une fois, mes chers enfants...

Alors il y eut un remue-ménage dans tout le cercle des jeunes auditeurs. Chacun se trémoussa un peu sur sa chaise; les plus grands toussèrent; les plus attentifs se penchèrent en avant, les coudes sur les genoux et le menton dans les deux mains; puis le silence se fit et chacun se mit à écouter de la bouche, des yeux et des oreilles.

Le Messager du T. S. Sacrement.

CORRIGÉ DES DEVOIRS

Premier exercice — Cette gravure est jolie, n'est-ce pas? *Je vous vois sourire en contemplant la gravure.* — Etc.

Deuxième exercice — 1. Dans cette maison, la fantaisie avait présidé au percement des fenêtres : il n'y en avait pas deux de pareilles. — 2. Les deux adversaires furent placés à une certaine distance l'un de l'autre. — 3. Ce village est situé au centre du triangle que forment ces trois villes. — 4. Il avait soixante-dix ans et en portait davantage. — 5. Il prit sa main : elle était très froide (ou elle était froide comme un serpent). — 6. Les débits de vin étaient ouverts, nous... — 7. Prêchez cette vérité : elle finira par obtenir du crédit dans l'opinion publique (lire *semence* au lieu de *semaine*). — 8. Ne jetez pas la pomme de la discorde (ou N'allumez pas la discorde). (Voir le mot *Pâris* dans le P. L. I.) — 9. On était en été, le torrent était à sec.

Traduction d'un paragraphe : — Colbert chérissait son pays. Un jour que, de sa demeure de Secaux, il contemplait les champs parsemés de fleurs qui ornent la France, on s'aperçut qu'il versait des larmes. Un de ses familiers lui en demanda la cause : "Je désirerais, dit-il, pouvoir faire le bonheur de ce beau pays!"

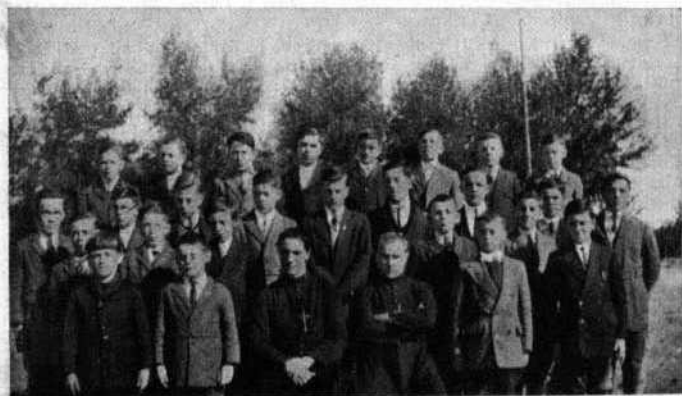
CLASSES "UP-TO-DATE"

SAINTE-CROIX — Collège de La Mennais

Frère Désiré-Marie, directeur.



Cours Complémentaire — Professeur : F. SAMUEL.



Cinquième année — Professeur : F. ROBERT.

Problèmes

Dans le problème de l'Araignée et de la Mouche, calculer la distance en ligne droite entre les deux insectes.

• • •

$$0 \times 00 = 000 = 00 \times 0$$

Dans la ligne ci-dessus, remplacer les zéros par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, de manière que le nombre du milieu soit également le produit des deux premiers nombres et des deux derniers.

Il y a deux solutions.



Pour empêcher l'incident de devenir un accident.



RÉSULTATS DU CONCOURS

DE DÉCEMBRE 1926

COMPOSITION FRANÇAISE

Un assez bon nombre d'écoles (16) ont pris part à notre *Concours littéraire* et nous ont envoyé 194 devoirs d'élèves, depuis la dixième année jusqu'à la quatrième inclusivement.

Ce *Concours* comportait quatre genres de travaux : 1° un épilogue de la fable *L'Ane et le Chien*, 2° une composition d'après l'image "Le Canot de Grand-Père", 3° une question d'appréciation et de jugement, 4° trois développements de paragraphes par divers procédés.

C'était donc un travail assez considérable qui était demandé et la multiplicité des essais ou exercices permettait à chaque concurrent de donner dans une plus juste mesure sa connaissance de la langue française.

La plupart des élèves qui nous ont envoyé leurs copies se sont bien conformés aux conditions exigées et un assez bon nombre ont fait de réels efforts pour fournir un très bon travail.

Nous avons éprouvé un vif plaisir à la lecture de ces divers essais et nous avons pu y remarquer le fruit de beaucoup de réflexion et d'attention ainsi que de nombreuses lectures.

Quelques élèves n'ont traité qu'un ou deux sujets, se privant par là même de deux ou trois chances dans le classement final. Bien que leur effort soit très louable, il eût été beaucoup mieux de traiter les quatre sujets, d'autant plus que les parties omises sont de beaucoup les moins longues et les plus faciles.

GRAND'MÈRE — *Dixième* : N. Proulx, L. Beauchemin, A. Matteau. — *Neuvième* : J. Deschamps, C.-E. Garceau, A. Lamarche. — *Huitième* : W. Chiasson, Ph. Désaulniers, P. Dodd.

ST-PIERRE-CLAVER (Montréal) — *Huitième* : P. Brouillette, P. Chevalier, G. Tremblay, L. Joubert, F. Brault.

SAINTE-ÉLISABETH (Montréal) — *Septième* : L. Chénier, P.-H. Dugal, E. Garant.

SHAWINIGAN — *Huitième* : Alfred Houle. — *Quatrième* : J.-P. Trudel, A. Deschênes, A. Levasseur.

SAINT-MARC (Shawinigan) — *Sixième* : Yvon Boisvert, Nap. Tremblay.

SAINT-STANISLAS (Montréal) — *Septième* : Trépanier, M. Ledue, L. Cournoyer.

SAINT-PAUL (Montréal) — *Neuvième* : Sarto Piché, — *Septième* : A. Asselin, M. Raymond, L. Bertrand.

FARNHAM — *Huitième* : R. Martel, L. Vadnais.

SAINT-ZOTIQUE (Montréal) — *Huitième* : L. Duranseau. — *Septième* : G. Mailhot.

ECOLE MONTCALM (Québec) — *Huitième* : M. Allaire, J.-C. Falardeau, M. Trudel. — *Septième* : J.-P. Martin, Y. Roy, A. Bolduc, J. Vézina, A. Vézina. — *Sixième* : G.-A. Falardeau, G.-H. Bélanger, L. Fortin.

SAINTE-ANNE-DE-BELLEVUE — *Huitième* : E. Dault, P.-E. Bleau. — *Septième* : L. Pilon, P. Doucet, R. Trottier.

LOUISEVILLE — *Huitième et Septième* : C. Fortin, M. Voisard, E. Dubé.

SAINTE-CROIX-DE-LOTBINIÈRE — *Huitième et Septième* : M. Faucher, R.-P. Beaudet, L. Fraser.

HAWKESBURY — *Première année d'immatriculation* : B. Proulx, J. Charbonneau, E. DeHaître. — *Deuxième année d'immatriculation* : A. Laframboise, R. Gascon. — *Cinquième* : C. Lavigne, S. Desforges. — *Quatrième* : G. Pharand, J. Lapensée.

SAINTE-SCHOLASTIQUE — *Septième* : A. Colford, M. Savage, T. Longtin. — *Sixième* : C.-E. Paquette, R. Roussel, C. Fournier. — *Cinquième* : J. Savage, M.-P. Guay, L. Boucher. — *Quatrième* : E. Rodrigue.

LAPRAIRIE — *Huitième* : G. Vachon, F. Faucher, A. Boismenu, S. Rozon, T. Farrell. — *Sixième* : L. Marineau, A. Décarie, L. Lafontaine.

DESSIN

Les deux "roses des couleurs" ont été en général bien réussies : le coloris est riche et assez exact. Conserver avec soin ce document, qui sera très précieux pour de prochains travaux. En le consultant, il sera toujours facile de choisir les teintes pour une coloration harmonieuse.

L'invention est un point plus faible. Les jeunes artistes se contentent trop facilement d'une première trouvaille.

SHAWINIGAN — *5^e année* : Robert Bourque, L. Levasseur, L. Foucault, Cl. Brouillette, P. Swift, C.-A. Beaudet, J. Dessauls. — *4^e année C* : Roger Hould, R. Racine, R. Massicotte, R. Vennes, G. Hébert, A. Laneville. — *4^e année A* : C. Boucher, R. Boulanger, M. Godin, J. Curé, R. Lajoie, A. Laurençon, J.-M. Arsenaull, A. Doyon. — *3^e année* : A. Drew, R. Lemay, C.-E. Coutu, E. Lamothe.

Cours technique — Maurice Weber, A. Vanasse, A. Leblanc, A. Boutet, E. Courtois, E. Prévost, R. Coutu.

SAINTE-CROIX — *7^e année* : Wilfrid Venne, L.-P. Verreault. — *6^e année* : M. Parrot, C. Bélanger, F. Lavoie, R. Poitras, E. Bédard, A. Demers. — *5^e année* : L. Genest, W. Guilmette, R. Poitras, A. Dubois, R. Bergevin, H. Desruisseaux. — *4^e année* : R. Daigle, Ph. Croteau, P. Lemay, A. Daigle, L. Bédard, B. Lacroix, G. Mercier.

FARNHAM — *7^e année* : M. Carbonneau, A. Senay. — *6^e année* : L. Mayrand, P. Bazinet. — *5^e année* : A. Hébert, M. Bouchard, E. Paré, P. Messier, A. Champigny, R. Desnoyers, L. Roy, A. Cloutier, R. Morin, A. Dubé, R. Millette, D. Sénécal, L. Guertin, R. Ouellette, A. Robillard, R. Lefebvre. — *3^e année* : L. Quintin, R. Lalande.

ST-MARC-DE-SHAWINIGAN — *4^e année* : Paul-Émile Guillemette, R. St-Onge, H. Petit, E. Ferron, L. Gélinas, L. Boisvert, G. Longpré, R. Lafrenière, O. Petit, J.-M. Trudel, G. Bareil, J. Lapointe. — *3^e année* : Ovila Dufresne, M. Pratte, G. Houde, G. Vincent, P. Lacoursière, A. Boisvert.

GRAND'MÈRE — 5^e année B : Maurice Dontigny, L. St-Arneault. — 3^e année A : Ph. Descoteaux, C. Bourassa, J.-B. Brossard, H. Pellerin, M. Dorais, M. Lamarche.

SAINT-STANISLAS (Montréal) — 7^e année : J.-C. Brunet, R. Bordeleau, C. Villeneuve. — 3^e année : J. Brunet.

ST-PIERRE-CLAVER (Montréal) — 7^e année : R. Morisset, R. Robidoux, J. Finel, V. Bouhours, R. Plante, A. Porcheron, M. Halde, P.-E. Richer, G. Côté. — 6^e année : E. Laganière, G. Dusseault. — 5^e année B : P. Boisvert, R. Moreau, H. Plante. — 5^e année A : M. Dorais, Fr. Paré.

SAINT-PAUL (Montréal) — 7^e année A : G. Descoteaux, A. St-Hilaire. — 5^e année A : J. Le Ber, F. Desjardins, J.-L. David, P. Beaulieu, J.-N. La-voie, P.-E. Mongeon, E. Harvey, P. David, M. Valiquette, A. Lauriault, M. Lachapelle.

SAINTE-SCHOLASTIQUE — E. Longtin, R. Laurin.

HAWKESBURY — 1^{re} année d'immatriculation : Lorenzo Séguin, C. Marier. — 5^e année : Ed. Denis.



Mots d'enfants

Toto à son grand-père, ancien soldat et décoré :

— Pourquoi que tu as la croix ?

— C'est parce que je me suis bien battu, mon petit.

— Ah!... Et moi, quand je me bats, on me la retire.

En tramway... Pierrot vient de donner au receveur une pièce de dix sous et celui-ci lui rend la monnaie.

Aussitôt, Pierrot erie à sa maman :

— Maman, il a pris ta pièce fausse.

Tout le monde rit... sauf maman...

On demandait à un enfant pauvre :

— Qu'est-ce que tu veux être, Louis, quand tu seras grand ?

— Boulanger! répondit le bambin.

— Et pourquoi boulanger ?

— Pour pouvo' vendre à maman le pain moins cher.

— Voyons, ma petite Jeanne, lui dit sa marraine, veux-tu que je te donne les trois vertas théologiques : la foi, l'espérance, et la charité, en chocolat ?

— Oh! marraine, j'aimerais mieux les douze apôtres...

Il voulait y goûter

- A la diète et au lit, avait dit le docteur d'un ton sévère.
 La mère de Popol lui avait déjà porté plusieurs tasses de lait chaud et bien sucré, quand le petit malade demanda timidement :
 — Et la diète, maman, quand est-ce que tu me la porteras?

* * *

Discrètement

- Elle avait grand faim, la chère enfant, et on avait oublié de la servir.
 — Papa, fit-elle avec respect, un peu de sel, s'il vous plaît.
 — Du sel? Et pourquoi, ma fille?
 — C'est pour assaisonner la viande que vous allez me donner.

* * *

A l'examen

- Qu'est-ce qu'un corps transparent, mon petit?
 — Monsieur, c'est celui au travers duquel on peut voir.
 — Bien! Un exemple?
 — Le trou de la serrure!!!

* * *

Une machine extraordinaire

- Il n'y a plus besoin de Dieu, disait un commis-voyageur à un paysan; la Science le remplace : elle fait des choses extraordinaires!
 — Peut-être bien! dit l'autre avec un sourire malin. Ainsi, j'ai vu l'autre jour, à l'exposition, une machine vraiment extraordinaire. On introduisait une botte de foin d'un bout, et de l'autre on tirait une tasse de lait.
 — Vous voyez! dit le premier, triomphant. Vous en verrez d'autres!
 — Seulement, mon ami, répliqua le rusé paysan, cette machine-là n'a pas été inventée par la Science. Elle s'appelle... une vache.

* * *

Grosse peine

- Assis par terre, Toto pleure à chaudes larmes. Tout à coup il s'arrête :
 — Maman, dit-il, pourquoi donc que je pleurais?
 — C'est parce que je n'ai pas voulu te laisser sortir par ce grand froid.
 — Ah! oui, c'est vrai!... Et il se remet à pleurer.

* * *

Trop bien choisie

- Ecrivez donc une pensée sur mon album, disait à Luc un de ses camarades que sa prétention à l'esprit rendait à peu près ridicule.
 — Volontiers, mon ami; et, prenant le crayon qu'on lui offrait, Luc traça ces deux vers :

*Le monde est plein de sots; si tu n'en veux point voir,
 Enferme-toi sous clef et casse ton miroir.*

* * *

En consultation

- Voyez-vous, docteur, depuis quelque temps, je perds complètement la mémoire; que pensez-vous faire?
 — Ma foi, madame, je vais vous faire payer tout de suite la consultation.

novice en patinage et, en un rien de temps, le voilà de nouveau sur pieds. Mais ne chantons pas victoire trop tôt : une nouvelle pirouette et, la tête la première, le voilà qui caresse la glace; mais des confrères charitables ont tôt fait de le relever et de voir au bobo, pendant qu'un malin s'approche bien vite et lui souffle à l'oreille, sur un petit ton *spécial* : "Ce n'est rien, c'est le métier qui entre!"

Après trois quarts d'heure d'évolutions de toutes sortes et de cabrioles désinvoltes, le sifflet retentit : c'est la fin. Tous ont les joues vermeilles et le nez au vif, un sang vigoureux circule dans les veines; les quelques frileux (il y en a partout), frappent du pied l'un contre l'autre, soufflent sur leurs doigts et attendent, impatients, la permission d'entrer dans la salle bien chauffée. Si les jambes sont raides et certaines parties du corps affectées de quelques contusions, les cœurs n'en sont pas moins légers et les esprits plus dispos.

Il ne manquait à cette belle journée de sainte Catherine que l'inoubliable séance du soir avec chants, poésies, bons mots, morceaux de violon, et l'excellente *tire* et le savoureux *pop corn*.

Vraiment, il faut être au juvénat pour bien fêter la Sainte-Catherine et goûter ces joies innocentes qui ne coûtent pas cher et qui font tant de bien.

* * *

A la vie, à la mort!

La fête de l'Immaculée-Conception fait époque dans notre vie de juvénistes. Longtemps à l'avance nous nous y préparons. Conférences, méditations, lectures pieuses, tout fait converger nos pensées vers Marie qui bientôt recevra les promesses de notre consécration.

Dans les derniers jours de cette longue préparation, une cérémonie à la fois touchante et significative vient intensifier notre ardeur : la rénovation de nos promesses baptismales. L'instant est solennel. Un souffle d'une généreuse énergie gonfle les poitrines; chants et prières montent vers Dieu dans l'élan d'une ferveur sentie. Quatre-vingts fois la formule : "Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'attache à Jésus pour toujours," s'échappe des lèvres émues. Et la main sur l'Évangile, chacun affirme aux yeux de tous la résolution de son cœur. Nos promesses écrites sont déposées sur l'autel de Marie à qui nous les confions.

Enfin l'heureux jour paraît. Les cœurs se livrent à l'allégresse, et pendant que la nature recouverte d'une neige nouvelle symbolise la blancheur de l'Immaculée, les offices liturgiques déroulent leurs solennités accoutumées, et les chants proclament à l'envi le grand privilège de notre bonne Mère.

Mais c'est l'heure de la consécration : instant précieux où nos jeunes cœurs vont se donner irrévocablement. Déjà les hymnes

montent joyeuses vers le trône de Marie souriante dans les fleurs de son autel. Puis, minute inoubliable, chacun se fait le petit esclave de la grande Reine du ciel.

Quelques déclamations complètent la fête. Le souvenir de cette heure passée sous le regard de Marie embaume nos journées. N'oublions pas nos serments : Marie les a entendus, elle les a accueillis, et dans un geste maternel nous a acceptés pour ses enfants. Soyons donc dignes d'une telle Mère. "Soyons à Elle, à la vie, à la mort!"



LA POINTE-DU-LAC

A propos de Godefroy de Normanville.

Les exploits de Normanville dont l'"Abeille" nous a fait le récit nous ont bien intéressés.

Cette histoire nous touche d'assez près puisque ce vaillant Français fut capturé définitivement entre les Trois-Rivières et la Pointe-du-Lac. Voici ce que nous a raconté un de nos professeurs en s'inspirant d'un livre de Mgr P.-G. Roy.

Le 18 août 1652, quatre habitants de Trois-Rivières, qui se rendaient par le fleuve au Cap-de-la-Madeleine, furent attaqués, à l'entrée du Saint-Maurice, par un parti d'Iroquois. Deux d'entre eux furent tués, et les deux autres furent emmenés captifs.

Cet outrage décida le gouverneur de Trois-Rivières, Duplessis de Kerbodot, à infliger un châtement exemplaire à ceux qui s'en étaient rendus coupables.

Il partit de Trois-Rivières, le lendemain même de ce lâche attentat, avec une cinquantaine de Français et dix ou douze Sauvages, montés sur deux chaloupes.

À une lieue en haut de Trois-Rivières, l'ennemi se montra dans les broussailles, sur la rive nord du fleuve.

Duplessis fit immédiatement débarquer sa petite troupe, et se jeta tête baissée sur les Iroquois. Ceux-ci se retirant de quelques pas s'abritèrent derrière les arbres, et firent un feu nourri sur les Français. Une dizaine de ces derniers furent tués. Duplessis tomba un des premiers. Godefroy de Normanville et plusieurs autres furent faits prisonniers.

Le 23 août, l'on alla visiter le lieu du combat, et l'on trouva un bouclier iroquois sur lequel Godefroy de Normanville avait écrit à l'aide d'un charbon : "Normanville, Francheville, Poisson, La Palme, Turcot, Chaillon, St-Germain, Onnepochronnons et Agnepochronnons; je n'ai encore perdu qu'un ongle." Cela voulait dire que les sept personnes nommées étaient entre les mains des Iroquois.

On apprit bientôt que le pauvre Godefroy de Normanville avait péri sur le bûcher." — Thomas Godefroy n'était pas marié, mais son frère Jean-Baptiste, arrivé avec lui de Normandie en 1626 avait élevé une nombreuse famille et au deuxième de ses fils, Louis, il avait donné le titre de Normanville. Ce Louis de Normanville fut le premier concessionnaire (1670) de notre domaine de La Pointe-du-Lac et père de René Godefroy de Tonnancour, le premier à porter officiellement le titre de Seigneur de La Pointe-du-Lac.

* * *

Encore une fête!

Le 8 décembre ce ne fut que joie et bonheur. Pour compléter une si belle journée nous eûmes dans la soirée un beau sermon de monsieur le vicaire Lamy. Mais, le lendemain, 9 décembre, encore un jeudi et encore une fête! Cette fois c'est le tour du C. F. Hipparque, Visiteur du district de Québec. Dans la matinée nous lui offrons nos vœux. Le midi tous nos professeurs, sauf deux, se rendent au nouveau réfectoire des Frères de la maison où en compagnie de quelques visiteurs ils sont les hôtes du héros du jour. Le soir vient notre tour, car le C. F. Hipparque veut bien prendre le souper avec nous. Voyez comme nous sommes de la famille! Aussi, nous ne manquons pas de témoigner notre reconnaissance en priant bien pour celui qui s'intéresse à nous d'une manière si paternelle.

* * *

Un bonheur ne vient jamais tout seul.

Comme l'an passé et plus peut-être, le 25 novembre a été un jour très agréable au Juvénat. La Sainte-Catherine, cette année, tombait un jeudi, qui est notre jour de congé ordinaire et, heureuse coïncidence, ce fut aussi notre premier jour de patinage. Jouer au gouret toute l'après-midi et se reposer le soir en dégustant une tire délicieuse, peut-on rêver plaisir plus grand et plus innocent? Et ce n'est pas tout, on avait organisé une très jolie séance. Dans une famille nombreuse comme la nôtre, les talents sont variés; aussi, morceaux de flûte, de piano ou de violon, ainsi que chansons, déclamations, histoires amusantes, se sont-ils succédé et nous ont fait passer d'agréables moments. Notre professeur de chant a rendu la chanson, "O Canadiens, vos noms viennent de France", mais pour nous égayer, il y avait remplacé les noms patronymiques par ceux des juvénistes. Notre violoniste a exécuté des jiges, comme on en joue à la campagne, ce qui nous a rappelé bien des souvenirs! Les artistes en herbe se sont aussi mis de la partie et douze joueurs de musique à bouche nous ont intéressés avec leurs airs originaux et variés; le succès fut grand! "Avoir su que l'on pouvait s'amuser à si bon compte au juvénat, j'aurais emporté ma bombarde", disait

un confrère. "A l'an prochain, lui avons-nous répondu", vous êtes sûr de remporter le premier prix de notre Conservatoire!"

* * *

Consécration à Marie.

Tous les ans à l'automne, nous nous préparons avec grand soin à nous consacrer à notre bonne Mère du ciel. Ce fut le 21 novembre, en la fête de sa Présentation, que nous sommes donnés à Marie, comme elle-même, à l'âge de trois ans, s'était donnée au Seigneur dans le Temple.

Comme par le passé, nous avons suivi la méthode du B. de Montfort : nous nous sommes préparés depuis un mois par toute une série de méditations et de conférences. Aussi avec quelle ferveur, tous, maîtres et élèves, nous nous sommes avancés par groupes auprès du trône paré et illuminé de notre bonne Mère, pour y lire à haute voix la formule vraiment touchante de notre consécration. Les prières ont alterné avec les cantiques et les invocations. Le C. F. Directeur nous a ensuite recommandé d'être fidèles à nos promesses. A nous maintenant de "vivre" notre consécration!

* * *

Exploration manquée.

Nos confrères du groupe des grands ont le goût des explorations : ils veulent voir du nouveau, ils sont quelquefois servis plus tôt et mieux qu'ils ne pensent. Ce jour-là la glace était toute neuve : belle comme le verre, elle en avait, hélas ! la fragilité. La prudence ordonnait donc de rester sur l'étang, où l'on peut évoluer en toute sécurité, mais ces hardis patineurs préférèrent chercher

..... quelque endroit écarté
Où de glisser à l'aise on ait la liberté!

Ils s'aventurent donc à l'ouest, vers les lieux inconnus. Mais voilà que des craquements secs, inquiétants, se font entendre... Un de nos *braves*, pris de peur, fait halte et barre l'étroit passage aux suivants, qui sont forcés de s'arrêter. Les poids s'additionnent, la glace cède et dépose doucement les patineurs sur un banc de sable.

Comme il arrive souvent, le *leader* fut le premier à se tirer du mauvais pas, et de la rive il disait à ceux qui pataugeaient encore : "Tiens, vous êtes à l'eau, vous autres!" On devine les réponses qui crépitérent... L'expédition était manquée, et on les vit, tout peinauds d'avoir pris un bain de pieds si inopinément, courir au dortoir "pour se mettre à sec". "L'eau était-elle froide?" demandaient quelques pince-sans-rire.

ECHOS DES NOVICIATS

SUPPLÉMENT À "L'ABELLE"

Laprairie

NOVICIAT ET SCOLASTICAT

La visite du R. P. Lelièvre, O. M. I.

Il n'était rumeur depuis quelques jours que du R. P. Lelièvre qui devait venir à Laprairie pour y prendre un peu de repos. Lorsque, au soir du 28 décembre, on vit de la lumière dans la chambre des étrangers, cette nouvelle : le R. P. Lelièvre est arrivé, se répandit dans toute la maison d'une façon aussi rapide que mystérieuse.

Toute la journée du 29 décembre fut consacrée aux jувénistes et postulants : conférence de deux heures dans l'avant-midi; chemin de croix prêché, de deux heures à trois, que suivit la confession des plus jeunes.

Le lendemain, les novices et les scolastiques eurent à leur tour le plaisir d'entendre le légendaire chasseur de vieux renards qu'est toujours le P. Lelièvre.

De dix heures à midi, il nous entretint de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie : les retraites fermées des ouvriers, dans son local de Québec, au nom si bien trouvé et si engageant : Maison de Jésus-Ouvrier.

Ses causeries sont une suite non interrompue d'élévations surnaturelles et de chaleureuses exhortations au bien. Son éloquence est calquée sur celle de l'Évangile : "Si quelqu'un m'aime, disait Notre-Seigneur, des fleuves d'eau vive sortiront de son cœur." C'est tout le secret de son art de bien dire : le P. Lelièvre aime passionnément Jésus et les âmes, et voilà pourquoi sa parole entraîne la conviction. A le voir et à l'entendre, on s'explique la séduction, l'emprise qu'il exerce sur les ouvriers. Bon pour tous, il l'est d'une manière particulière pour tous ceux qui ont besoin d'être encouragés ou remis sur la voie droite.

C'est dans l'Évangile, qu'il porte partout et toujours, qu'il puise les sujets de tous ses sermons, discours, causeries ou conférences, et il en tira pour nous de belles leçons de bonté et de charité fraternelles.

Son programme de l'après-midi fut semblable à celui de la veille, avec les plus jeunes, et le chemin de croix, *expliqué par cet apôtre du Sacré Cœur*, nous toucha profondément.

Le 31 décembre, au soir, eut lieu l'heure-sainte de fin d'année, présidée par le vaillant missionnaire. La grand'messe du jour de l'an le vit encore à l'autel, et comme célébrant et comme prédicateur.

Grand ami de notre congrégation à laquelle il a voué une profonde reconnaissance, il prit part à l'offrande des vœux de la communauté de Laprairie au Supérieur provincial, et, le lendemain, à une séance tout intime.

Le 2 janvier, il voulut revoir nos plus jeunes religieux de la région de Montréal, et deux heures durant, il les tint sous le charme de sa parole débordante de l'amour du Sacré Cœur.

Grand merci et profonde gratitude à notre aimable visiteur et bienfaiteur!

JUVÉNAT ET POSTULAT

La fête de notre Supérieur Général.

A l'occasion de la Saint-Jean l'Évangéliste (27 décembre), nous avons grand congé en l'honneur de notre Révérend Frère Jean-Joseph; et, curieuse coïncidence, le même jour, le C. F. Directeur recevait une lettre de notre vénéré Supérieur. Il nous en lut une partie au début de l'examen particulier, alors qu'agenouillés, nous recevions avec respect les paroles du Révérend Frère à notre adresse et sa paternelle bénédiction. "Volontiers, je vous bénis avec tout votre groupe et je prie aussi notre Vénérable Père de vous bénir."

Comme bouquet spirituel, nous avons offert la prière du matin, la messe et la communion aux intentions du Supérieur Général. A la lecture spirituelle du soir, le C. F. Directeur nous parla du Révérend Frère Jean-Joseph, mentionnant son séjour à Derval (Bretagne) et à Saint-Gildas, où il dirigea le juvénat; son retour à Derval, sur les instances de la population de cette localité; sa nomination à la charge d'assistant; son élection au généralat, en 1909; et sa réélection à l'unanimité, au chapitre de 1921, etc. Nous sentions grandir notre vénération pour le Révérend Frère, et nous nous estimions heureux et fiers d'appartenir à un Institut qui a un tel chef pour le diriger.

Départ du C. F. Gabriel pour Plattsburg.

Pour une surprise, c'en fut une!... bien pénible pour le partant, et très sentie de la part des juvénistes et postulants. Nos nombreuses prières à l'intention du C. F. Gabriel lui diront toute l'affection et la vive reconnaissance que nous lui gardons.

Nous prions aussi pour son remplaçant, le C. F. Ignace-Henri, qui s'efforce par sa bonté et son dévouement, de nous faire oublier cette douloureuse séparation.

* * *

Premières impressions.

Bien chers Parents : — ... Ainsi que le C. F. Directeur me l'avait dit, au départ de Sainte-Croix, on m'appelle *frère* ici. Mes nouveaux compagnons sont polis, aimables et très bons pour moi, aussi j'aime de plus en plus le juvénat et je compte bien y rester. Veuillez excuser la tache que je viens de faire : c'est une larme.

Vous pourrez venir me voir dans trois semaines ou un mois, mais pas avant : je m'ennuierais trop ensuite!

Dites à mes deux petits frères de se bien préparer à recevoir le bon Jésus. Il faudrait que B... ne bougonne plus une seule fois d'ici ce beau jour, afin que Jésus, descendant dans son beau petit cœur, se croie vraiment dans son paradis....

* * *

Le jeudi au postulat et au juvénat.

Jamais ennuyeux ni monotone, notre beau congé hebdomadaire du jeudi : tout est si bien réglé, et puis, les amis sont si nombreux.

Et d'abord, les récréations sont plus longues et plus variées qu'aux jours ordinaires. Pendant six belles heures, on peut respirer à l'aise le grand air du bon Dieu, aller faire une promenade, et, en hiver, aller faire de très belles parties de randonnées et exercer son patin sur la glace fine!...

En plus des récréations, nous avons trois heures de formation sociale, en vue de la vie religieuse.

Le dessin est la principale acquisition du postulat, aussi bien que qu'un bon

Avant de
gra
ar

sation animée de toute une belle jeunesse; vous comprendrez alors la signification de ce mot magique, *Benedicamus*.

L'après-midi passe aussi vite que la matinée. La récréation terminée, la promenade s'organise, au cours de laquelle les langues se délient pour de bon et chacun raconte les incidents du jour ou de la veille.

Après un bon goûter servi au retour de la marche, nous jouissons en paix d'une belle heure et demie de temps libre. C'est alors que les bibliophiles s'en payent largement, ayant à leur disposition une bibliothèque riche d'intéressants volumes; que les amateurs d'art continuent dessin ou aquarelle et y mettent la dernière main, pendant que d'autres cultivent le style épistolaire. Puis, vient la leçon de politesse ou de belles manières pour clore l'après-midi.

Déjà six heures. Nous montons à la chapelle pour l'heure-sainte, pendant laquelle nous faisons amende honorable à Jésus-Hostie pour nos péchés et ceux du monde entier. Nous n'avons garde de vous oublier, vous chers Parents, aussi nous prions Jésus de vous bénir et de vous consoler.

Le jour tire à sa fin : le souper, une joyeuse récréation, une courte leçon de solfège et la prière du soir pour finir : en voilà un jeudi bien employé! Qu'en pensez-vous?...

* * *

coucher du juvéniste.

Prière terminée et le sujet d'oraison du lendemain sommairement énoncé, nous montons, silencieux et recueillis, au lieu de

Au sommet de l'escalier se dresse la statue du Sacré

regard de Jésus croise le nôtre et, chaque soir, sa

se reflète au fond de notre cœur. Douce et caressante

on ne peut que se permettre d'emprunter quelquefois le ton d'un pa-

chisme de ce regard affectueux, le bon-

se dirige vers son lit.

Les doigts se font vite,

un bon acte de con-

fond du dortoir,

mais ce que vous

une journée